

Camille Saint-Jacques
Éric Suchère

LE CHEF-D'ŒUVRE INUTILE

SOMMAIRE

- 7 LE CHEF-D'ŒUVRE INUTILE**
Camille Saint-Jacques
- 14** Le chef-d'œuvre inutile
- 26** Notre besoin d'images...
- 35** Classes et classements
- 48** Identification d'un chef-d'œuvre inconnu
- 59** Loin de l'idéal
- 71** Plus ou moins
- 81 LE CHEF-D'ŒUVRE INUTILE**
Éric Suchère
- 85** Constat
- 98** La perte de l'absolu
- 103** La somme impossible
- 107** Vers une écologie du regard
- 113** Aliénation et accélération
- 119** La tragédie de la culture
- 124** Mea Culpa
- 130** Post-scriptum

Camille Saint-Jacques

LE CHEF-D'ŒUVRE INUTILE

« Les romantiques considéraient tout grand art comme une forme d'héroïsme, une rupture ou un dépassement. À leur suite, les adeptes des modernes exigèrent que les chefs-d'œuvre fussent, chacun à leur façon, quelque chose d'extrême : de définitif ou de prophétique, ou les deux à la fois. C'était un jugement typiquement moderne que Walter Benjamin énonçait quand il faisait remarquer, à propos de Proust : "Toutes les grandes œuvres littéraires fondent ou abolissent un genre." Quel que soit le nombre de ses précurseurs, une œuvre n'atteint vraiment à la grandeur que si elle donne l'impression de rompre avec un ordre ancien, d'effectuer une manœuvre vraiment dévastatrice, même si elle est salutaire. Une telle œuvre élargit le champ de l'art mais complique également l'entreprise artistique en la chargeant du fardeau de nouvelles exigences critiques. Elle excite et à la fois paralyse l'imagination.

Ces derniers temps, le désir d'œuvres vraiment grandes est devenu moins fort. C'est ainsi que *Hitler un film d'Allemagne*, de Hans-Jürgen Syberberg, non seulement nous intimide en tant qu'œuvre extrême, mais nous déconcerte comme un enfant non désiré en un temps de stagnation démographique. Le modernisme qui mesurait ses succès à l'aune grandiose des buts assignés à l'art par le romantisme (sagesse, salut, subversion ou révolution culturelle) s'est vu dépassé par un de ses avatars impudents, qui a autorisé la diffusion des goûts modernistes à une échelle qu'on n'aurait jamais imaginée. Dépouillé de sa stature héroïque, de sa prétention à incarner une sensibilité antagoniste, le modernisme s'est révélé étroitement compatible avec l'éthos de la société de consommation développée. Le mot « art » recouvre maintenant une immense variété de satisfactions : il recouvre la prolifération sans borne de la satisfaction même et sa dévaluation. Au milieu de tant

1. Susan Sontag,
Sous le signe de Saturne
(1985), traduction de
Philippe Blanchard, Robert
Louit et Brigitte Legars,
Paris, Christian Bourgois,
«Titres», 2013, p.135-136.

de sollicitations, cela semble un exploit rétrograde, une forme naïve de réussite, que de donner naissance à un chef-d'œuvre. Toujours improbable (comme l'est une mégalomanie justifiée), le Grand Œuvre est de nos jours devenu proprement incongru. Les satisfactions qu'il nous offre sont immenses, solennelles et contraignantes. Il veut absolument que l'art soit vrai et pas seulement intéressant ; qu'il soit une nécessité, et pas seulement une expérience. Il rapetisse les autres œuvres et lance un défi à l'éclectisme facile du goût contemporain. Il jette son admirateur dans un état de crise¹. »

Colombes, le 16 novembre 2017,

Salut Joe,

La citation de Sontag part du principe que le chef-d'œuvre – qu'elle appelle aussi « Grand Œuvre » – est devenu anachronique à notre époque qu'elle nomme : « ces derniers temps ». Notre consommation hédoniste de l'art serait donc incompatible avec la grandeur du chef-d'œuvre et son « héroïsme »... Je me méfie toujours de ces condamnations déclinistes, surtout lorsqu'elles sont proférées au nom du modernisme. L'horizon de Sontag se borne au romantisme et à la modernité. Je n'ai pas lu son livre, mais je trouve que pour traiter du chef-d'œuvre, c'est un cadre trop étroit. On sent bien que c'est là, pour elle, l'époque héroïque par excellence et qu'elle n'a que mépris pour « l'éthos de la société de consommation développée » et « l'éclectisme facile du goût contemporain ». Au fond, elle regrette que son modernisme se soit montré si « étroitement compatible » avec notre époque, mais quelle conclusion tire-t-elle de cette remarque si perspicace sur la modernité ? Tout cela me gêne car, autant je critique volontiers notre époque, autant je la défends devant les réactionnaires, même s'ils le font au nom de Benjamin et de Proust. L'adoration du passé et la nostalgie me déçoivent. J'aurais donc tendance à dire que si la citation de Sontag introduit bien la question du chef-d'œuvre, elle est embarrassante pour ce qu'elle trimbale de doxa moderniste.

Ton idée de traiter du chef-d'œuvre me paraît propice pour trois raisons. D'abord, elle ouvre une perspective historique large, ce que nous essayons toujours de faire. Ensuite, c'est une de ces notions clé de l'histoire de l'art que notre époque a totalement ringardisée, ce qui est toujours signe qu'il y a anguille sous roche. Enfin, elle permet de poser la question de l'utilité ou de l'inutilité de l'art, que Sontag évoque aussi en parlant de « nécessité ».

Si Sontag avait élargi son cadre historique à l'âge classique et même au Moyen Âge, elle aurait dû faire une place à un type de chef-d'œuvre qui n'avait rien de transgressif ni de « dévastateur » : ceux qui permettaient la réception dans les corporations, les guildes, les académies, les Salons... Il me semble que ces chefs-d'œuvre étaient davantage des rites d'initiation, des brevets manifestant une aspiration à la reconnaissance des pairs et de l'Autorité. Au fond, on peut s'interroger sur ce qu'est le chef-d'œuvre d'un jeune créateur à l'âge classique. En bons Modernes, nous le présentons toujours comme une rupture, un changement de paradigme (je pense à *Daphné et Apollon* que Bernin sculpte à une vingtaine d'années). Mais n'est-ce pas un tropisme, une forme d'anachronisme ? Bernin ne voulait-il pas, tout simplement en mettre plein la vue à ses pairs, faire la démonstration de son savoir-faire ? Pour nous, parce que nous sommes issus de sociétés fondées par des révolutions (Grande-Bretagne, USA, France, URSS, Chine...), la rupture fait sens, l'innovation est le critère absolu du chef-d'œuvre. Mais si tu lis les *Vies* de Vasari, tu vois bien qu'à son époque c'est davantage la maîtrise qui compte. Contrairement à ce que dit l'extrait de Sontag, je ne crois pas que la modernité ait mis fin à ce type de chefs-d'œuvre. Même dans la transgression, il y a toujours un désir, plus ou moins avoué, de se faire reconnaître de ses semblables, de se promouvoir auprès des puissants, ne serait-ce que ceux du marché. En cela, il y a une permanence de la psychologie des artistes, qui défie les découpages changeants de l'histoire.

L'artiste médiéval comme l'artiste moderne se sert du chef-d'œuvre pour se promouvoir, pour affirmer sa « grandeur », dirait Sontag. Mais les historiens produisent eux aussi des chefs-d'œuvre. *Impression soleil levant*, par exemple. En 1873, lorsque Monet peint cette toile, a-t-il conscience de peindre « son » chef-d'œuvre? Probablement pas, c'est un paysage comme un autre, comme celui de la veille et celui du lendemain. C'est toute la polémique du *Charivari* autour de l'invention du mot « impressionnisme » qui fait de cette peinture un repère pour l'histoire de l'art. De nos jours, avec la vente record du *Salvador Mundi* attribué à Vinci, on a aussi un cas emblématique d'invention d'un chef-d'œuvre, non plus pour des raisons esthétiques ou historiques – l'œuvre n'est pas terrible – mais simplement pour sa valeur marchande. J'ai envie de dire qu'il y a des chefs-d'œuvre « pour soi » et d'autres « en soi », (mais faut-il aller jusque-là?). Les premiers sont surtout utiles à leur auteur, les seconds servent plutôt de repères aux différents publics.

Il me semble donc que nous ne pouvons guère éviter de replacer le chef-d'œuvre dans une perspective historique plus longue, avec au moins trois axes ou modèles : 1 – le chef-d'œuvre initiatique qui installe l'artiste dans le métier, corporation ou académie, 2 – le chef-d'œuvre comme manifeste moderne qui fait rupture, 3 – un chef-d'œuvre médiatique produit par le marché et les médias et qui échappe en quelque sorte à son créateur. Si nous développons ces trois catégories, il me semble que nous pourrions aboutir à l'idée qu'il y a permanence des trois à travers l'histoire. Mais commencer par une typologie pourrait installer plus solidement notre thème qui, sinon, pourrait passer pour opportuniste.

Par ailleurs, j'ai l'impression que si, en concourant pour le Prix de Rome par exemple, on avait bien conscience de s'atteler à la réalisation d'un chef-d'œuvre, il y a de nombreux cas où l'intention est moins nette. Sans être intentionnel, le

chef-d'œuvre relève souvent du possible, du coup de chance quasi inexplicable : on comprend après coup qu'une œuvre se distingue singulièrement des autres, qu'elle éclaire de manière saisissante ce qui la précède et ouvre ainsi des perspectives nouvelles. Si on peut dire que les *Demoiselles d'Avignon* et *Guernica* sont les chefs-d'œuvre voulus comme tels de Picasso, quel est le chef-d'œuvre de Cézanne, ou celui de Van Gogh ? Dans le doute, notre époque choisit toujours les plus chers ! Ce n'est utile que pour le marché et le tourisme, mais on ne peut que constater que ces artistes se sont passés de chefs-d'œuvre.

Je pense que notre relation au chef-d'œuvre dépend de notre relation à l'histoire et peut-être plus généralement à l'existence. Certains d'entre nous sont plutôt révolutionnaires et bornent les durées par des ruptures. D'autres voient davantage la permanence, une sorte de fixité du temps, et ils envisagent ruptures et révolutions comme des accidents. Pour les premiers, les chefs-d'œuvre ont un rôle fondateur, pour les seconds l'essentiel se joue ailleurs que dans ces moments singuliers. J'ajoute que l'expérience de l'art m'a amené à passer d'un « camp » à l'autre. Est-ce que ce dernier point mérite qu'on s'y arrête ? N'est-ce pas trop général ?

Bon, j'arrête là, mais encore une fois ton idée me paraît très féconde. Je ne sais pas encore comment nous pouvons organiser tout cela, mais je sens que c'est une clé qui peut ouvrir bien des portes, entre autres celles qui grincent un peu ou qui demeurent fermées depuis trop longtemps...

À plus,
Joe.

Éric Suchère

LE CHEF-D'ŒUVRE INUTILE

Salut Joe,

Je suis et reste fasciné par la force de la modernité, et Barthes ou Boulez ou Mallarmé ou Proust ont été des figures fondatrices dans mon parcours. Je ne peux me rappeler que mon dégoût lors du déballage postmoderne et sa dé-hiérarchisation dont les sous-entendus politiques demeurent, quand même, assez clairs, et je continue à voir le modernisme comme les prémices de ce consumérisme culturel actuel. Que tu aies envie de jeter l'aventure moderne fait aussi partie de ton parcours et je peux le comprendre. Je ne te persuaderai pas plus que tu ne le feras et il faut travailler entre ces deux écueils : le rejet de la modernité et son adoration (je caricature bien évidemment). On peut jeter Darwin, Freud, Einstein, Picasso, Joyce, la sémiologie, le structuralisme aux orties (et un pseudo philosophe ne s'en gêne pas), mais il me semble intéressant de s'interroger là-dessus, pourquoi cette volonté d'en finir avec les œuvres dont la volonté totalisante est peut-être effrayante, mais qui ont remis en cause nos représentations du monde ? Oui, nous crevons sous la mémoire fantasmatique d'un monde perdu que nous n'arrivons plus à saisir dans sa globalité tout autant que dans la diffusion de tout et de n'importe quoi par l'intermédiaire des flux actuels où tout est accessible et rien ne fait plus sens, où tout est équivalent et où il ne reste plus que le jugement subjectif dans une consommation effrénée

d'œuvrettes qui se recouvrent et s'effacent en même temps. Il m'apparaît évident que l'idéal démocratique de nos sociétés occidentales est que l'œuvre ne fasse plus obstacle, ne résiste plus – l'on sait, aujourd'hui, l'importance des médiateurs dans les expositions. Il faut que tout soit transparent et digérable.

Alors, oui, Bob Dylan peut être prix Nobel de littérature parce que cela, au moins, parle, ne produit pas de bouleversement et que tout le monde peut y accéder, sans le moindre effort, au contraire du chef-d'œuvre, mais la chose est ridicule si l'on compare cela à Samuel Beckett ou à Claude Simon – je sais que ce n'est pas bien de hiérarchiser !

Pour le reste, je suis d'accord. Le chef-d'œuvre devrait être à la fois moral, politique et écologique... mais je ne peux m'empêcher de rajouter esthétique.

Tu as sans doute vu que les Lensois veulent que *La Joconde* aille au Louvre de Lens et que les supporters de foot locaux se mobilisent pour cela. Après tout, il peut y avoir encore un peu de sens.

À plus,
Joe.

collection Beautés

Aux éditions LIENART

Artistes ou lettrés ?

Marc Devade

& pratiques contemporaines (2009)

Avec des textes de Louis Cane, Marion Daniel, Marc Devade, Yolaine Escande, Frédéric Forte, Karim Ghaddab, Cédric Loire, Romain Mathieu, Catherine Millet, Sylvie Mokhtari, Dan Perjovschi, Marcelin Pleynet, Camille Saint-Jacques, Peter Soriano, Éric Suchère, Marc Tadorian.

L'Art comme expérience

Shirley Jaffe

& pratiques contemporaines (2010)

Avec des textes de Jean-Christophe Bailly, Alain Cavalier, Éric de Chasse, Dominique Chateau, David W. Galenson, Karim Ghaddab, Shirley Jaffe, Fabrice Lauterjung, Michèle Martel, Yves Michaud, Frédéric Paul, Nicolas Pesquès, Raphael Rubinstein, Camille Saint-Jacques, Éric Suchère, Gilles A. Tiberghien, Jean-Charles Vergne, Judith Wechsler.

D'après modèle

Denis Laget

& pratiques contemporaines (2010)

Avec des textes de Jean-Marc Baillieu, Bruno Chenique, Florence Chevallier, Karim Ghaddab, Hervé Guibert, Étienne Klein, Denis Laget, Romain Mathieu, Éric Michaud, Marie-José Mondzain, Jean-Luc Nancy, Onuma Nemon, Camille Saint-Jacques, Jean Salem, Didier Semin, Éric Suchère, Pierre Wat.

Le Geste à l'œuvre

Richard Tuttle

& pratiques contemporaines (2011)

Avec des textes de Dominique de Beir, Jean-Yves Bosseur, Jean Clottes, Philippe Descola, Renaud Ego, Jean Frémon, Karim Ghaddab, Rémy Jacquier, Philippe Jamet, Arnaud Labelle- Rojoux, Emmanuel Pernoud, Virginie Poitrasson, Lisa Robertson, Camille Saint-Jacques, Éric Suchère, Tristan Trémeau, Richard Tuttle, Arnaud Vasseux, Jean-Charles Vergne.

Camille Saint-Jacques

Esthétique de la poussière, une entrée en matière (2011)

Principe de légèreté

Raoul De Keyser

& pratiques contemporaines (2012)

Avec des textes de Gabriele Chiari, Jean Daive, Raoul de Keyser, Dirk de Vos, Daniel Dezeuze, Dorine Esser, Karim Ghaddab, Jean Laube, Fabrice Lauterjung, Stephen Maas, Romain Mathieu, Yves Michaud, Emmanuel Pernoud, Philippe Robert, Anne Rochette, Camille Saint-Jacques, François Schmitt, Éric Suchère, Ronald Van de Sompel, Jean-Charles Vergne.

Par la galerie Jean Fournier

Jean Daive
L'Exclusion (2015)

**Par la galerie Jean Fournier
et le FRAC Auvergne**

L'imagination est un lieu où il pleut
Gilgian Gelzer

& pratiques contemporaines (2014)

Avec des textes de Marc Bauer,
Nicolas Bourriaud, Damien Cabanes,
Christophe Domino, François Durif,
Gilgian Gelzer, Karim Ghaddab, Pierre
Giquel, Michel Gouéry, Andrew
Hewish, Cyril Jarton, Olivier Kaepelin,
Nadeije Laneyrie-Dagen, Jérôme Laurent,
Jean-Claude Le Gouic, Romain Mathieu,
Florence de Mèredieu, Philippe-Alain
Michaud, Yves Michaud, Bernard Moninot,
Thomas Müller, Raphaëlle Paupert-Borne,
Dominic Rich, Camille Saint-Jacques,
Éric Suchère, Tzvetan Todorov,
Ludo van Halem, Jean-Charles Vergne.

Une rose est une rose
Michel Parmentier

& pratiques contemporaines (2015)

Avec des textes de Pierre Alferi,
Benoît Auclerc, Jan Baetens,
Stéphane Baquey, Bernard Blistène,
Vincent Broqua, Antoine Cazé, Anne Favier,
Joe Fyfe, Karim Ghaddab, Jean-Marie
Gleize, Abigail Lang, Alain de Libera,
Romain Mathieu, Laure Michel,
Frédéric Montégu, Jean-Marc Poinot,
Jean-François Puff, Nathalie Quintane,
Camille Saint-Jacques, Éric Suchère,
Tristan Trémeau, Pierre Wat.

Éric Suchère

Motifs & partis pris (2016)

La Transgression en question

Ed Paschke

& pratiques contemporaines (2016)

Avec des textes de Dennis Adrian,
Erwan Ballan, Hervé Castanet, Karim
Ghaddab, Philip Guston, Kate Horsfield,
Jeff Koons, Arnaud Labelle-Rojoux,
Bernard Lafargue, Romain Mathieu,
Yves Michaud, Ed Paschke,
Emmanuel Pernoud, Jean Rault,
Camille Saint-Jacques, Darthea Speyer,
Éric Suchère, Jean-Charles Vergne,
Jean-Philippe Vergne

Jean Frémon

L'Écriture des formes (2017)

Le Motif politique

Luc Tuymans

& pratiques contemporaines (2018)

Avec des textes de Pierre Buraglio,
Claire Colin-Collin, Marie Ducaté,
Jarrett Earnest, Karim Ghaddab,
Nathalie Heinich, Inventory, Vivian Liska,
Romain Mathieu, Antoine Perrot,
Camille Saint-Jacques, Thomas Schlessler,
Robert Storr, Éric Suchère, Lynne Tillman,
Luc Tuymans, Jean-Charles Vergne.

Fabrice Lauterjung

Exercices d'exorcisme

Essai sur Hitler, un film d'Allemagne
de *Hans-Jürgen Syberberg* (2018)



Le texte a été composé en *Hoefler Text* et en *Univers*.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en janvier 2020,
par Jelgavas Tipografija, Lettonie.

